



Le goût des siens

Patrick Garcia

Maison de retraite « Les Mûriers », Lavilledieu (Ardèche).

Arrivé à destination d'une si longue vie, je ressens, alors que mes maigres forces me quittent peu à peu, le besoin de m'épancher, de communiquer, comme l'on dit maintenant. Se raconter... soit. Mais mon Dieu, par où commencer ? Comme elle est vraie la difficulté de parler de soi ! Au terme d'un pareil voyage, quelle pourrait être la particularité de ce passage sur Terre ? J'aimerais vous répondre d'être parvenu là où je voulais aller, d'avoir été fidèle à mes idéaux. Hélas, la réalité m'oblige à en décrire un tableau plus sombre car ce qui me caractérise surtout, c'est l'absolu manque d'empathie ressenti pour mes semblables tout au long de mon existence. Je le confesse et, croyez-le bien, le dis sans aucune volonté de provocation. En effet, je me suis toujours accommodé de cette parfaite indifférence aux autres. Ni amitié ni inimitié n'ont jamais contrarié ma quiétude et je peux affirmer que j'ai traversé mon existence, sinon comme un long fleuve tranquille, en tout cas débarrassé des tourments que mes congénères semblent tant apprécier. Très tôt, je me suis aperçu de cette singularité. Dès mon plus jeune âge, j'avais noté que mes « petits camarades » (si l'on peut dire, car eux aussi ne représentaient pour moi qu'une utilité de circonstance) étaient sans cesse transpercés de toutes les turpitudes possibles : envie, jalousie, besoin de domination, de soumettre l'autre. De l'affection aussi, sans doute. Je ne ressentais rien de tout cela. Et il en a été de même toute mon existence. Ce ne sont pas les quelques courtes semaines qui me séparent de ma mort prochaine qui changeront ce fait. En écrivant ce récit, je souhaite surtout porter à la connaissance de qui aura la curiosité d'ouvrir cette lettre un fait important que j'ai tu toute ma vie, non par honte ou sentiment de culpabilité, mais parce que c'était mon petit secret à moi, un genre de coquetterie : *je savais une chose que les autres ignoraient*. Il est maintenant temps pour moi de la partager, avant que mes yeux, ma conscience et mes souvenirs ne me laissent à jamais...

C'était il y a bien longtemps. La Seconde Guerre mondiale venait de se terminer, laissant ce pays en ruine et la campagne ardéchoise probablement telle qu'elle était à la fin du siècle précédent. Je venais de passer avec succès mon baccalauréat au lycée de Privas, éloigné de quelques kilomètres du domicile familial, distance que j'ai faite pendant toute ma scolarité sur le vieux vélo de mon père, arpentant les lacets serrés sans fléchir dans les montés, freinant avec les semelles de mes souliers seulement au bout de la dernière descente. Le fameux sésame en poche, plusieurs possibilités s'offraient à moi : les chiens ne faisant pas des chats, c'est bien connu, je m'apprêtais à embrasser, comme mon père, la carrière d'avocat. J'aimais beaucoup ma mère, ce qui n'est pas très original en soi, sauf dans mon cas, dénué du plus élémentaire sentiment envers mon prochain. Je réclamais d'elle la plus grande proximité corporelle, requérant par je ne sais quel besoin quelque chose d'elle dans ma bouche. Ceci a commencé par le sein nourricier, j'imagine, puis les bouts de ses longues mèches brunes que je tétaiis goulûment, allant jusqu'à récupérer quelques rognures d'ongles que je tenais entre mes lèvres avant de les mettre dans ma « boîte à ongles », mon trésor personnel que j'ai la chance d'avoir pu conserver toutes ces années. Je suis conscient par ces lignes de susciter l'incompréhension, le malaise, voire le dégoût chez celui ou ceux qui me liront, mais il est important d'apporter les prémices de ce qui va suivre : peu après mes vingt-cinq ans, alors que je rentrais de mes cours de droit à Lyon, j'appelais ma mère. Sans réponse de sa part, inspectant toutes les pièces de notre demeure, je pénétrais enfin dans la cuisine : elle était là, habillée de sa robe à fleurs fétiche, pendue avec la cordelette de la robe de chambre à une patère particulièrement solide. Passé la stupeur, je soulevais ses jambes, aidé en cela par mon père, qui opportunément arriva juste après moi pour la décrocher. Nous la couchâmes sur le sol glacé et je me souviens qu'à ce moment-là, je pensais : pourquoi n'est-ce pas mon père qui gît là ? Ça aurait été mieux. Il jugea bon d'attendre quelques jours avant de faire connaître la nouvelle, le temps que la marque rouge très visible sur son cou disparaisse, afin que le suicide que n'aurait pas manqué de constater le médecin de famille, le docteur Gauchet, puisse se transformer aisément en je ne sais quel malaise fatal. Personnellement, cela ne me choqua pas, l'imprégnation catholique étant alors très forte dans notre communauté. Mieux valait ne pas ajouter la honte au chagrin. Pourquoi avait-elle mis fin à ses jours ? Je ne le sus jamais, elle-même n'en avait émis l'hypothèse dans aucune lettre, ni ne m'en n'avait jamais parlé.

Ma mère allait me manquer — elle ou plutôt ce qui la constituait. Aussi osai-je demander à mon père une chose ahurissante de culot — surtout pour l'époque : ne pas enterrer ma mère, mais l'incinérer. Je prétextais une vieille conversation (fictive) que j'aurais eue avec elle et qui m'aurait fait comprendre sa frayeur de se « décharner » lentement, dans la terre, devenir poussière, nourrir vers et animaux, puis s'annihiler en pourriture... À ma grande stupéfaction, mon père se rangea à ce souhait. C'est ainsi que trôna au-dessus de la cheminée bicentenaire une urne ressemblant étrangement aux coupes que l'on offre aux vainqueurs des courses cyclistes, avec des anses, comme pour mieux la soulever et la présenter fièrement au public. Durant des mois, les cendres maternelles accompagnèrent les dîners silencieux de ce qui restait de notre famille. Un jour, considérant l'urne entre deux déglutitions de boulettes de viande insipides, il me vint une idée saugrenue (« incongrue » serait peut-être un terme plus adéquat) : pourquoi ne trouverais-je pas une utilité à ces cendres, à cette mère qui, quand même, était là, toute proche, bien que dans sa forme la moins reconnaissable ? Il me vint à l'esprit qu'une partie d'elle — très petite — puisse faire à nouveau partie de moi. J'entrepris donc un matin de jeter le poivre de la poivrière et de le remplacer par les cendres. Je sais, cela ne doit pas être très bon pour la santé, pensez-vous : outre le goût, cette crainte fut également mienne, mais je me dis qu'en très petite quantité et bien mélangé aux aliments, cela ne poserait aucun problème. Bien sûr, il me parut naturel de ne pas être le seul à y goûter. Je ne pris guère de risques avec mon père, qui, frappé d'agueusie depuis une mauvaise grippe attrapée dans sa jeunesse, ne distinguait plus les saveurs. J'avais l'intention de corser le jeu au cours d'un dîner familial agrandi à mes deux tantes et mes affreux petits cousins. À la vue de la poivrière passant de main en main, je ressentis une profonde jouissance suivie d'un fou rire difficilement contenu lorsque je vis s'afficher quelques rictus à la première bouchée des convives. Comme cette première expérience fut concluante, il ne fallait pas s'arrêter en si bon chemin...

Justement, c'est sur un chemin que cette appétence — non pour la chair humaine, quelle horreur, mais purement familiale — trouva une nouvelle impulsion. En effet, la Jaguar XK paternelle, décapotable avec intérieur cuir, fit un beau matin une embardée sur la route menant au village, sûrement favorisée par un subit lâchement des freins qui précipita la belle Anglaise vingt mètres plus bas. La nuque de mon père n'y résista pas. C'est avec un chagrin mesuré mais de grosses larmes de

crocodile que mes tantes, mes cousins et moi-même l'accompagnèrent dans sa — presque — dernière demeure. « Presque », car si je voulais poursuivre cette aventure, au moins par curiosité intellectuelle, il me fallait trouver dare-dare une autre solution que cette boîte à cadavre lugubre. Depuis peu, mon père avait acquis l'un des tout premiers congélateurs commercialisés en France. Mais comment l'y déposer ? J'avais besoin d'un sérieux coup de main — et sale, tant que possible. C'est pourquoi j'ai naturellement pensé à Félicien, notre fidèle métayer, qui n'avait jamais été très à cheval sur la morale traditionnelle, courant à plusieurs occasions derrière de très jeunes filles, sans que personne ne le sache, du moins le croyait-il. Cette possibilité de chantage m'offrait un début de discussion idéal. Je lui mettais donc le marché en main : m'aider à transporter le corps de mon père du caveau au congélateur contre le doublement de son salaire. Il ne pouvait refuser cette offre. L'affaire fut vite conclue : une nuit sans lune, mon père fit cette fois son ultime voyage, tout droit jusqu'au milieu des morceaux de gibier. Je dois avouer que j'ai, malgré tous ces efforts, hésité à passer à l'acte. Tout d'abord, à cause de son âge : cinquante-deux ans tout de même ! Bien qu'il soit d'assez forte corpulence, sa viande ou ses abats seraient-ils encore tendres, ou au moins comestibles ? Il n'y avait qu'une façon de le savoir. Quelle partie choisir ? J'optais pour le dos, ce qui équivaut pour le bœuf à un steak, un filet ou un rumsteck. Ma deuxième hésitation portait sur le mode de cuisson : puisque j'étais parti sur le « bœuf », j'entrepris de préparer cette pièce sur le même mode. C'est avec une appréhension somme toute compréhensible que je me mis à table — oh, pas de chichi, à la bonne franquette sur un coin de table dans la cuisine. J'avais choisi en accompagnement une assiette de riz, et comme je m'y connaissais peu en vin, j'avais opté pour une bouteille de Cahors. Certains y verront peut-être là une faute de goût... La viande était facile à découper. J'avais lu, à propos de tribus anthropophages, des informations diverses sur la saveur et le goût de la viande humaine. Certaines disaient qu'elle ressemblait au cochon, d'autres à du bœuf. Un « mangeur d'hommes » bien de chez nous avait lui affirmé qu'elle avait plutôt le goût du cerf. Chacun s'accordait à reconnaître sa saveur unique. Lors du deuxième voyage de Christophe Colomb en Amérique, le médecin de l'expédition rapporta dans son récit que les Indiens Caraïbes prétendaient que la chair de l'homme était si bonne à manger que rien ne pouvait lui être comparée. Après avoir terminé mon repas, je ne pus que confirmer cet avis. Par la suite, je pris l'habitude de déguster un peu de mon père une fois par semaine, sans jamais y convier qui que ce soit. Je garde peu de

souvenirs de lui de son vivant, mais celui de sa chair est encore présent sur mon palais...

J'en ai assez dit pour aujourd'hui je crois... Je ferais mieux de profiter du spectacle de ce soleil qui va bientôt plonger dans l'Auzon. Il pourra ainsi se rafraîchir de cette Ardèche trop aride. Comme la température est un peu retombée, je suppose que ce jeune infirmier africain proposera de m'accompagner pour une promenade dans ce si beau parc. Je ne sais pourquoi mais je l'ai tout de suite pris en sympathie (une fois n'est pas coutume), allant jusqu'à lui divulguer les secrets que je viens de confesser par écrit. Je pense qu'il m'aime bien aussi... Pour une raison que j'ignore, il m'appelle toujours du nom de ce général carthaginois fameux : Hannibal... Hannibal... et l'on dit que les jeunes ne s'intéressent plus à l'Histoire de nos jours...